

## Adriana Grosman

### Pré-texte 12 Un avènement du dire

Penser aux avènements du réel fait parler ! Peut-être est-ce ce qui en dit le plus long sur notre pratique, dans laquelle le réel, différent de la réalité, soit ce qui ne cesse pas de ne pas être dit, est pris en compte, ce qui sépare cette pratique, la nôtre, de toutes les autres. S’y ajoutant là le psychanalyste, cette pratique n’est pas sans lui, nous pouvons le différencier de tous les autres thérapeutes et professionnels de la santé, qui chaque fois davantage répondent à notre culture de la rapidité, du bien-être et des faux « pansements » offerts n’importe comment, pour soigner la souffrance.

Au début, une solitude, sommes-nous seuls ? Il semble que oui, dans le monde, en tant que psychanalystes et sur le divan, comme sujets parlants. Nous pouvons en parler, de la solitude, dans le monde, de nombreuses fois sans écho. Cette appréhension n’est pas simple. Quand nous la percevons, elle a l’air de prendre du poids, d’être bruyante, mais aussitôt nous nous méprenons. Qui mieux que le poète Machado de Assis fait référence à la rencontre avec la solitude ? « Ce n’était pas des coups de balancier, c’était un dialogue de l’abîme, un murmure du néant. »

Il n’y a pas d’autre façon de se dépendre de l’Autre-partenaire – complice de la névrose – que de passer par l’expérience de la solitude, la décision et le lien exceptionnel que la psychanalyse procure, comme l’indique Dominique Fingermaun<sup>1</sup>.

Jusque-là, nous essayons de toutes les façons de nous servir des mots pour vaincre, de former quelque signifié, en essayant de broder quelque chose du néant, de l’absence, de l’insignifiance, cherchant à en finir avec le mystérieux, celui qui conduit vers le réel, chemin à suivre, sans savoir. Chemin hésitant justement du fait du mystère causé par le non-savoir qui oriente vers une autre direction. Chemin accompagné de reprises et d’amarres, du fantasme construit justement pour protéger de l’horreur de l’instant de voir l’avènement qui cause le sujet.

Cela semble presque un miracle lorsque quelque chose de cet ordre se produit ; un ne pas vouloir savoir s'impose et démet le fantasme d'être. Difficile alors de soutenir le non-su de la chose, de l'inconscient. Difficile de nous y habituer et de remplacer cette contrainte que le langage impose ; imposition de l'être, celui dont « nous n'avons jamais rien <sup>2</sup> ».

Il s'agit toujours du paraître, thèse de Lacan dans le séminaire *Encore*, dans lequel il signale que c'est au point précis où les paradoxes surgissent que se présente l'être, qui ne se présente jamais que comme « par-être », cela pour avancer sur « ce rapport sexuel pour lequel il est clair que de tout ce qui s'en approche, le langage ne se manifeste que de son insuffisance <sup>3</sup> ».

Le « je sais » mis en avant par le « su » sert à ne pas lire, ne pas saisir le corps et se défendre de l'angoisse, du vide entre chaque lettre ; il *ex-siste* ainsi un autre écrit qui n'a pas à être compris. Seulement, une nouvelle rencontre avec le langage va permettre au sujet de reconnaître ce qui était déjà écrit, la langue qui était déjà là.

La sensation d'angoisse dérange, fait de l'ombre, elle fait même horreur. Cette butée contre le réel ne se présente pas de façon tranquille et prudente, simplement, elle surgit et fait face, elle se présente. D'autre part, elle apparaît et disparaît. Ce n'est pas simple de l'appréhender. Elle rappelle ce jeu d'enfant, celui qui fut brillamment repéré par Freud et qu'il appela le *Fort-Da*, non seulement du fait de l'apparition et de la disparition, mais de l'absence en jeu, ramenant avec lui la question de la solitude, un au-delà de l'absence de la mère. Ainsi, l'avènement de réel, lorsqu'il se présente, surprend et prend ce ton de miracle, d'éclair comme le dit Elisabeth Thamer <sup>4</sup>.

Cependant, comment entendre cet incompréhensible et cet indicible ? Colette Soler <sup>5</sup> reprend l'expression « avènements du réel », notre titre, en ajoutant du psychanalyste pour dire que « le psychanalyste n'a en principe qu'une politique, celle de la psychanalyse, car son objet est la clinique des sujets sous transfert dans le discours analytique. C'est là que nous devons interroger ce qui y advient du réel et qui pourrait intéresser notre moment de la civilisation – si nous savons nous faire entendre », entendre à partir de ce lieu.

Le psychanalyste se situe dans ce lieu d'écoute non sans raison, pour orienter la psychanalyse jusqu'à sa fin. Il est celui qui sustente ce lieu de *semblant*, ne répondant pas à la demande de l'autre et œuvrant pour que le fantasme qui soutient le désir, qui tente de faire exister le rapport sexuel, soit traversé.

Le traitement psychanalytique passe par là, par les *tours* des dits où peut se rencontrer le dire, comme l'éclaire Lacan dans « L'étourdit ». « Le dit

ne va pas sans dire <sup>6</sup> » et « le dire reste oublié derrière le dit <sup>7</sup> ». Il reprend l'ancienne distinction entre sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé pour proposer l'opposition entre le dire et le dit. Ainsi le dit de l'analysant adressé à l'écoute de l'analyste, soit à l'Autre : « qu'on dise » va produire un dire inaugurant l'entrée de l'analysant dans le discours analytique.

Colette Soler <sup>8</sup>, à propos de la fin de la cure, parle du courage de « renoncer à sa plainte pour faire face au destin que lui fait son inconscient ».

À partir de ce point, je me demandais : que serait la transmission d'une fin dans laquelle il serait possible d'entendre l'avènement d'un dire ? Ou encore, qu'est-ce qui passe, dans cette transmission, de ce qui est passé, par exemple, dans une passe – l'examen de ce qui fait qu'un analysant décide de se proposer comme analyste –, dans ce moment du témoignage lorsqu'il offre aux autres son savoir non su ? S'agit-il là aussi de courage ?

Le sujet fait preuve d'un inconscient vivant, il s'expose à la passe pour viser le réel en jeu, à partir de ses propres tours, sans savoir de quoi il s'agit exactement ; il ne s'agit pas de l'histoire (*hystorisation*), il ne s'agit pas davantage du sens : le blanc.

Ce que j'ai pu attraper de cette expérience en tant qu'avènement du dire, puisque nous pensons à ces journées, ce furent deux points recueillis lors d'un de mes premiers témoignages. Je constatais avoir fait une série des trois premiers.

Le premier point fut ma rencontre avec le texte de Lacan « D'écolage <sup>9</sup> », que j'ignorais jusque-là, mais qui m'intéressa parce qu'à la fin de ma cure je me désignais de « descolada <sup>10</sup> », instaurant une relation nouvelle à la jouissance. Dans ce texte, Lacan parle de la fin, et aussi de la dissolution de l'École de la Cause freudienne avec cette phrase : « Moi j'ai essayé de leur inspirer une autre envie, celle d'ex-sister. Là j'ai réussi. Cela se marque aux précautions dont se contorsionne le retour dans l'ornière. » Cette phrase évoque ce qui empêche le retour du même et l'attention à penser l'École et son effet *de colle*, tout comme la question de la scolarisation. C'est pourquoi il rappelle ses principes ; il reprend le cartel, organe de base, et améliore sa formalisation.

Le passage de la fin de la cure à la demande de passe évoque dans mon cas deux moments distincts, avec l'approche de l'École dans ce second temps.

Le deuxième point serait l'analyste « d-école-ée », un savoir y faire avec le sinthome, nom singulier extrait de cette expérience du dire, avènement du réel, pas sans le lien avec l'École, champ du psychanalyste.

Avec le *décollage*, je pus atteindre l'envol de l'analyse qui conduit à la passe et à la nomination. En répondant aux questions de ces deux moments différents de la fin de la cure et de la passe, avec un grand intervalle entre les deux, je repris la question du vide et de l'angoisse. Ce n'est pas sans angoisse que je retourne à l'analyse après la fin pour affronter à nouveau l'avènement du réel (re-avènement) ; j'ai été présentée à « mon tout nouvel ami », appelé désormais « ensemble vide », et, ainsi, j'ai repris la décision de parler. Aller à la passe, nouveau lien avec l'École, « se voir devenir une voix <sup>11</sup> », fut une façon de faire quelque chose avec ça, en parlant du désir de l'analyste.

Je dois dire que ça n'a pas été une petite découverte ! Désir de transmettre cet impossible et ce contingent récemment découverts. C'est seulement possible dans le lien avec l'École, possible lieu pour l'impossible à dire, possible lieu pour prendre au « sérieux » cet avènement singulier. Il s'agit d'un autre savoir-faire, pas sans se souvenir du risque de colle, de scolarisation, du risque de retomber dans le vieux chemin plein d'ornières.

*Traduit de l'espagnol par Lydie Grandet et Vicky Estevez*

- 
1. ↑ D. Fingermann, « A (de)formação do psicanalista : as considerações do ato psicanalítico », *Escuta*, SP, 2016, p. 16.
  2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 44.
  3. ↑ *Ibid.*
  4. ↑ E. Thamer, « Pré-texte 9. Du réel advenu par l'analyse », X<sup>e</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL, « Les avènements du réel », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 69-71.
  5. ↑ C. Soler, « Pré-texte 7. Le ré-avènement du réel », X<sup>e</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL, « Les avènements du réel », *Mensuel*, n° 125, juin 2018, p. 63-64.
  6. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 452.
  7. ↑ *Ibid.*, p. 449.
  8. ↑ C. Soler, « Pré-texte 7. Le ré-avènement du réel », art. cit.
  9. ↑ J. Lacan, « D'écolage », inédit, 1<sup>er</sup> mars 1980.
  10. ↑ En portugais : dédagée, désinvolve, qui a une bonne conversation et un comportement sociable.
  11. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 254.